

INEDITS

Cannibales mélopées

- | | |
|---|----------------|
| - Corps en fusion | <i>page 2</i> |
| - Gare Saint-Lazare | <i>page 4</i> |
| - La centrale | <i>page 5</i> |
| - La main froide d'Yvan sur le forum en feu | <i>page 6</i> |
| - La Mecque du sainfoin | <i>page 7</i> |
| - La R'nifle | <i>page 8</i> |
| - Le lapin Marcel | <i>page 9</i> |
| - Le mascaret | <i>page 10</i> |
| - Le modèle | <i>page 11</i> |
| - Le paon | <i>page 12</i> |
| - Les frères Ripolin | <i>page 13</i> |
| - Les gaîtés d'Estragon | <i>page 14</i> |
| - La marche du sec | <i>page 16</i> |
| - Parc et jardins | <i>page 18</i> |
| - Pierrot | <i>page 19</i> |
| - Poisson pilote | <i>page 20</i> |
| - Tabarin | <i>page 21</i> |
| - Tatouage à tout âge | <i>page 22</i> |
| - L'homme des vallées perdues | <i>page 23</i> |
| - Voyage en Gandebovie | <i>page 24</i> |

Corps en fusion

**Il y a un type qui mange des ships dans le no man's land glauque où
s'aventurent ... quatre hommes et une femme.
Crâne d'œuf, ray-ban, brodequins et compagnie.
Il attend quoi au juste, sur le quai, ce bidasse ?
Peut-être Godot qui a raté son train ou alors le dernier des Mohicans.**

**Pour aller où ?
Il ne sait pas.**

**A ses rictus, on comprend qu'il doit être le premier à fouler le ballast, à
accéder au soufflet pliage accordéon, frontière d'on ne sait quel pays de
Cocagne.**

**On se dit qu'il y a sûrement un filon.
Derrière lui, une palpitation de corps en fusion, agités du bocal surgis du
diable veau blanc, à se demander s'ils ont été nourris sous la mer ou
perfusés à l'héro.**

**Résumons.
Aux côtés du troufion pinardier, on trouve un esthète : Monsieur Mérout, à
tête d'iguane des Galapagos.
Une vamp à la grâce col de cygne.
Pas une ride. Tout au plus une sorte de poussière blanche sur les joues.**

**Meunier, tu dors ?
Mais non, elle rêve.
La bouche enfantine est tout sauf son gagne-pain.**

A l'ouest, il y a des craquements.

**Les petits chevaux ont des galoches neuves et la jaquette usée.
Le gazon bleu voit frémir des naseaux figés de convoitise.
On jette des bouts de pain aux attelages et des crevettes roses.
Si on les flatte, on en sort la main couverte d'écailles et de lichens.
Dragons aux frimas ?
Nous sommes requis dans la galaxie de l'ours brun, secoués
d'ineffables hoquets.
Les moutons ?
Une gamme de dos avec un vrai coefficient d'embrouilles.
Liens organiques : la terre.
C'est l'assise obligée, un laboratoire d'anthropologie animale.
La nuit, quand guette le blues - tout en faisant craquer le petit bois de
l'âtre - on scrute la voie lactée, histoire de trouver la réponse à la
question qu'on ne s'est pas posée.
Une voix chuchotante :
*" Il y a de quoi péter les fusibles vingt milliards de fois ... "***

Tu l'as dit Jeannot !

Gare Saint-Lazare

On ne sait trop ce que marmonne la gargouille tassée dans sa guérite.

Un homme tronc, sans dents, nourri au gazogène et qui est l'annonceur de toutes les turpitudes.

Car nous sommes dans une gare oubliée, quelque part dans une nouvelle d'Edgar Poe, ou presque, une gare avec son train des équipages, sa cargaison de voyageurs égarés, de lampistes assassins et de contrôleurs psychopathes.

Ces êtres qui se prêtent à l'estocade, comme ça, avec trois fois rien, au point de nous faire pleurer des pièces d'eau, sont peut-être, qui sait, dans leur espace urbain, des liftiers de grande maison.

Bref, il vaut mieux ne pas s'éterniser sur ce chemin de fer homicide installé sur une voie de garage.

Impossible de composer un billet ... même pour Compostelle.

Les cheminots sont des créatures diaboliques et le foyer de la loco ressemble à s'y méprendre à la chaudière de Petiot.

Dans ces conditions de grisaille, mourir est une échéance plausible. On s'en aperçoit quand on dort.

Oui, drôle de lieu.

Il y a des fenêtres entrebâillées, des portes qui grincent, des fantômes installés dans des compartiments fumeurs.

Au finish, requiem intégral, avec en prime : oratorio pour machines haut-le-pied, aiguillage, caténaires et ballast.

Il y a aussi ce sorcier cabossé qui régulièrement déglutit ses oracles.

Entre nous, il aurait pu faire l'économie de ses sornettes ... en proposant, tenez, un long courrier pour un voyage express au pays des perce-neige.

Las, c'est la gare Saint-Lazare ... ressuscitée d'entre les morts.

La centrale

On frappe : toc-toc !

Voilà, on entre dans le grand bastringue atomique, dans l'ambigu de la matière, à pas de loup, mais la jubilation n'y est pas.

Ici, les bleus d'entretien sont blancs comme neige.

Chaque soir, une femme de ménage serpillé et ramasse les particules à la pelle.

Calé dans ses charentaises et sa combinaison de survie, on cherche Faust en vain.

Il n'y a que Méphisto de vivant dans cette maison radieuse pour physiciens au radium.

L'atome est sage comme une image.

Dans une espèce de miroitement apparaît le couvercle de la marmite ajusté à ses bielles.

Au fond de la piscine, il n'y a ni herbier ni plongeur en apnée à la recherche du poisson cheval.

L'oeil se résigne à ne pas trouver dans ce vide, quelque chose d'humain.

Et d'ailleurs, qui sont ces crânes d'œuf qui passent le plus clair de leur temps à ouvrir les vannes de leurs hémisphères ?

Des esprits curieux aptes à la gamberge ?

Disons plutôt : des arpenteurs d'infinis, docteurs Folamour, un peu distraits, accessoirement va-t-en-guerre.

Ce matin, ils ont assigné à résidence électrons et protons avant d'entrer dans le champ de gravitation et de déployer la nappe.

Quotidien de banquet. On entend les boules claquer de l'autre côté du canal. Des hommes mesurent le cochonnet avec un rayon de soleil.

Un soir, probablement, un technicien de laboratoire, lassé de rechercher les sept couleurs du spectre, appuiera par mégarde sur le téton de sa légitime et déclenchera la désintégration de l'atome par frottement de l'auriculaire.

Ce sera le premier orgasme au plutonium.

La main froide d'Yvan sur le forum en feu

**Cela se fit de but en blanc mais l'ambiance était noire. Il fallait
quelqu'un d'incongru, d'irrévocable, flottant à la périphérie du vide.
Alors, il apparut avec son face-à-main, un sac en fonte émaillée, deux
cuvées d'oisillons, ses habits de crémier du septième ciel et ses
partenaires en amiante.**

**Un vrai trip fantastico-comique pour accord en septième diminuée,
farine et orchestre.**

Comme il faisait un peu sombre sous la coupole, un machiniste cria :

« C'est une panne de secteur ! »

L'écho se perdit dans les cintres : « C'est Yvan du sec... c'est Yv... »

C'était lui en effet.

Perplexe, l'ingénieur du son coupa la sono.

Le courant passait toujours.

La bienséance tirait la gueule.

My God !

En un tour de main, l'onde de choc submergea la cité.

**Une sorte d'opéra bouffe dans le pot-au-feu du forum, avec la stupeur
concentrée des funambules à tous les étages, le gros de la foule glosant
que l'enfer est un lieu surchauffé et qui en fut pour ses frais.**

Ah, combien de larynx ...

Des jeunes filles s'accrochaient à des filins baladeurs.

Allez savoir où conduit la démente ?

Elle entre à pas de loup.

Il est vain de vouloir chevaucher la vertu.

**Il arrive dans la mort qu'on fasse part de ses impressions plénières,
qu'on s'éclipse dans les rues sans joie, qu'on préfère ne plus jamais
revoir un visage.**

On trouve confortable et utile le propos désuet, la feuille de buvard

couverte d'une écriture serrée, comme un lis rouge et qu'on protège avec ses doigts errants ...

La Mecque du sainfoin

La hi-fi ventile en sourdine une mélopée de derviches tourneurs.

Le décor est planté. Il y a là deux jeunots au visage ingrat, une rombière galbée comme une citadelle à la Vauban, un couple sans âge en train de siroter un thé vert dans des gobelets en faïence ... et six musicos en faction devant leurs structures sonores.

La marie-jeanne est posée sur un foulard de soie. On dirait un pain de cire à cacheter.

Fébrile, Rita la douce slalome entre les poufs avant de tamiser dans sa paume un mélange tabac cannabis.

Une cigarette à bout filtre sert d'infusoire commode, après quoi l'hôtesse aux aguets torsade la hampe brune entre ses deux phalanges. Le « joint » est prêt pour l'illusoire.

Coincé entre deux « chauffeuses » en lapin, Mado observe le manège du coin de l'œil.

C'est vrai, ils ont des têtes d'allumés, les grands prêtres de ce psychodrame voués au hash pernicieux. On dirait six poulardes demi-deuil semant le grain de leurs arpèges autour de leurs pupitres.

Laborantins en paletots de croquemorts habiles à éplucher au quart de millimètre leurs partitions de tambour-major, ils forcent la perplexité.

Passé l'étonnement, c'est le vide.

Rien de proprement hilarant dans leur concerto pour volière et orchestre interprété sur des appeaux entre trois coups de gong tumultueux, un zeste de cloche à vache et une cuillerée de tabla-tarang.

Parfois, sous les éclats de cuivre rouge et le brillant des fuselages des orgues verticaux, l'un des officiants tressaute en profondeur, scrute la partition, soulève une cymbale et risque un œil mouillé vers son voisin de pupitre, l'air de dire :

« Gontrand, vous n'auriez pas vu mon Si dièse ? »

La R'nifle

Beuceron, c'est pour le situer. Une certaine façon de traîner les labiales, d'aspirer l'air avec les racines.

Le bouhoume classe quoi – étonne-moi Benoît - qui aurait lu Norge dans les bras de Jean-Marc Tennberg, braconné dans les jardins de Bosco et mangé son pain blanc chez Giono à Manosque.

Faut dire qu'il est stylé l'animal avec son faux air de mioche occupé à frotter le cuivre des étoiles.

Une sorte de palefrenier du blues qui aurait pris son percheron pour une bergeronnette et conservé à la cave : Perrault, Ibsen, Boccace, les sagas beuceronnes, avant de les aligner sur la table, de cracher sec une poésie de tartines, de terroir brûlant, de jeannetons candides, de tonneaux en perce et de grand méchant loup.

Bref, toute une galaxie de copains et de coquins, se gobergeant entre la R'nifle pliage accordéon, au chevet de "Nuages" de Django, l'archet volant et la bombarde qu'on ne voudrait pas croiser au coin d'un hautbois.

Pendant ce temps, le ciel s'est avisé de jeter des étoiles aux marchands de cauchemars.

Le noir est, il est vrai, beaucoup plus performant que le blanc et régurgite au jugé ce qu'il a englouti : l'ébène, le vent, les foulques, Daumier, les pensées de Pascal.

Dans sa tête, l'homme brasse une mélancolie bovine qui remonte aux Mérovingiens, soudoie ex abrupto un tendron des boulevards au string effervescent, Marcel le pochtron et une kyrielle de vauriens qui tiendraient mal dans un "huit reflets".

Ça sert à quoi de présenter ces glaireux ?

C'est un peu nous, parole, alors autant les avaler par l'ombilic.

Le lapin Marcel

Gaston qui n'est jamais en retard d'infection promène en laisse un lapin écorché qu'il appelle Marcel.

Comme si on pouvait cuisiner un clébard à la moutarde sans provoquer aussi sec la colère de la SPA et l'insertion dans "*Pif le chien*" d'un avis de recherche dans l'intérêt des famines.

Conteur-colporteur, l'homme raconte son enfance de gribouille avec une conviction qui ne manque pas de nous tirer les larmes.

Il parle de la pluie et du bottin, de sa communion solennelle, des platanes de Provence, des casernes et des abattoirs (voisinage osé), des rémouleurs et des marchandes de quatre saisons.

Au matin, il jette sa bonne mine au tapis, boit un godet en flattant les mamelles de Tiresias.

Ainsi Apollinaire déroule-t-il in fine ses ressorts conviviaux tandis que des nymphes s'ébrouent dans le bassin couleur céladon.

Pudiques, elles cachent leurs jambes, répugnent à quitter la baignoire puis défaillent.

Pftt... Ça y est, le rêve est tari.

Plus tard, Gaston grimpe dans le tortillard, s'installe, intègre la flore dans sa mémoire olfactive et traverse la plaine, rassasié, avec une appréhension légitime.

Engagé sur la route de Louvier, il s'endort sur le champ, terrassé, tout en suçant son pouce.

Parce que c'est l'hiver et que ça sent l'édredon.

Seule la grand-mère culottière nous restitue l'émotion d'une enfance passée à tartiner du chocolat râpé sur de la margarine astrale.

Le mascaret

Il y a Max le taiseux qui déboile tous les jours sur la plage, à l'heure des bronzes mous et des peaux écarlates.

Il n'a pas le sens commun. Entre deux rigodons pédestres au milieu des donzelles à profil de palmiers, il apparaît soudain béat.

On se demande quelle mouche a bien pu le piquer.

Au fond, c'est un habitant de l'indicible, mâchant perpétuellement des pensées aussi vastes que l'océan.

Au soleil, il se condense un peu, psalmodie beaucoup, toujours cerné d'étreintes invisibles. Son avenir de simple d'esprit s'est renversé dans un hamac.

* * *

Il y a l'agité du surf. Au midi accablant, on le voit débarquer avec son matériel aussi strict que dérisoire : une planche bleue.

Faible souffle ?

Ça ne fait rien. Il guette le mascaret. Sur une mer d'huile qui a de la peine à distraire une écharpe d'écume pour étayer un château d'enfant. C'est un obstiné de la glisse pathétique et virtuelle.

Il ne se plaint jamais. Il s'attarde, quand bien même l'eau serait désertée par les baigneurs, attendant l'ange aux rudes paupières qui le prendra sur son mustang.

* * *

Il y a la pétulante grand-mère du footing matinal affligée d'un eczéma tenace. Elle passe en météore au milieu des ombrelles comme une boussole affolée, cherchant l'âme soeur qui voudra bien échanger trois potins. C'est une dame taillée dans un parchemin qui s'émiette et dont l'ombre ne fait pas trois plis.

Elle avance toujours dans l'urgence.

* * *

Il y a enfin la solitaire aux oiseaux dont l'arrivée sur la digue est annoncée à heure fixe par une bronca de goélands pugnaces et affamés.

C'est le côté Cassandre d'une relation affective riche en calcium et battements d'ailes. Le pain jeté entérine un sabbat foudroyant fait de zigzags en plein vol et de gestes d'apothicaires.

Le modèle

À l'entrée du hameau, une jeune femme s'éclabousse en terrasse avec le tourniquet des arrosages fortuits.

- « *Que fais-tu là, Joseph ?* »

- « *Eh bien, tu vois, je m'examine. La main se suffit à elle-même, c'est un volume parfait !* »

Ici, dans l'atelier, les placards sont comme les sous-bois.

Masses confuses.

Côté pile, on découvre les épines noires de la crasse rétive et les coups d'ongle de l'usure en étoile. Côté face, une moisissure de garde-manger.

Si on s'avise de tendre l'oreille, on entend grincer la maison.

On l'aime bien Joseph, lorsqu'il installe ses pots de couleurs à même le bitume. On échange des propos virils, des mots d'instant, code de bon voisinage :

- « *Je viendrai vous voir tout à l'heure !* »

Des réparties aussi, marquées au coin de la drôlerie :

- « *Comment fais-tu, vieux frère, pour obtenir un modelé ?* »

- « *Eh, parbleu, je fais pisser mon chien sur le bois, c'est excellent pour la patine.* »

Ventre-saint-gris !

Croit-il vraiment, avec son art propre, bien léché, rendre jaloux les musées nationaux ?

Son atelier boutique est une sorte de lieu bâtard de la normalité citoyenne.

La vierge, la nunuche, le gandin, le zouave éberlué, les roturiers vénaux forment un concentré d'humanité benoîte mais ce carrousel foldingue n'émeut que légèrement.

Il y a un côté cuisine au beurre dans cet opéra bariolé où la pluie, le froid, la nuit zébrée de coups de sabre, anticipent le spleen.

Il plastronne :

- « *Une fontaine dans l'alpage n'est pas une nature morte au pichet. Alors, prière de ne pas s'exalter. Regarde, petit, la nymphe aux oiseaux. Elle a une hérédité moins proustienne que la boulangère du hameau, n'est-il pas ?* »

- « *Le fait est ! On dirait un Grand porte-queue sur un mûrier de Trouville.* »

Le paon

David a traversé le jardin des parfums à la brune, frôlé (pétrifié) une fontaine qui ne l'est pas, deux massifs de rosiers, des chèvrefeuilles en grappes, puis le patio.

Petits bancs, tables basses, un alignement de pots d'apothicaires. Même les loupiotes portent le hidjab.

Soudain, surgit le paon.

Grand trait ornemental, volume sonore modulé par le port des babouches, silences subits, cadences inattendues, noblesse de port.

A la forte tension succède le glissement voilé du gallinacé, l'épaississement bleu roi n'étant que la traduction biaisée d'une sobriété fondamentale.

Le paon passe du grave au médium sans esbroufe.

Encore faut-il entraîner son oreille aux changements radicaux de l'oiseau baryton qui n'en finit pas d'écraser des orchidées sous ses pattes.

Résultat : deux heures de slalom entre psaume médiéval et période andalouse, looping entre deux bécarres, trois triolets, double axel contrapuntique.

Au pupitre, un orgue ultra-léger, des partitions feuilles de noyer soumises aux légères brises de scène.

Il faut dire que le patron du poulailler qui gère cette sarabande à plumes évolue sur des registres vocaux susceptibles de faire cohabiter volières et choralies, La Callas et Quincy Jones.

Cayenne aura probablement poivré son imaginaire.

Dans l'enfer vert, il a pris le temps d'écouter l'oiseau moqueur d'Amérique avant de tutoyer Gounod, les trouvères, Pérotin, le choeur mixte et le clavier numérique.

On ne saurait dynamiter l'académisme avec plus de cruauté.

Les frères Ripolin

Culotte noire, chemise Montenegro, unis comme la chaîne et la montre, ils déboulent dans un battement d'ailes comme deux perruches en goguette. Par prudence, ils ont emmené leurs corps d'athlète, leur chant intérieur, leur trogne d'auguste travaillé fin, mais ils ont mis les mots dans leurs poches pour qu'ils n'aient pas de mauvaises pensées.

N'ont pas de viscères ou si peu. De minces cloisons.

Rebondissent pourtant comme des balles de tennis sur un écran de minitel. Eh, regardez un peu !

Les voilà qui entrent dans la forêt avec un dessin précis de l'arbre à abattre. Crachent dans leurs mains, font pénétrer la lame - on y est - rament de biais jusqu'au moment où ils s'aperçoivent que le conifère est brûlant, que les feuilles ne veulent pas tomber, que le rossignol siffle en verlan.

Moyennant quoi, ils se consultent en claquant des molaires, parfois en polonais dialectal ou en bamiléké, c'est selon.

On entre insensiblement dans le tourbillon de la pantomime impériale avec ces deux zigomars monocoqs, au front cheval, aux incisives taillées en devanture d'espadaon.

Par chance, il n'y a pas de mer dans la forêt.

A bout de souffle, ils chassent une mouche qui n'en finit pas de fredonner le vol du bourdon, boivent du collyre avec une paille avant d'inviter Dieu à faire un tour en ballon.

Quoi faire ?

Remplacer subito ces burlesques Popeye par des tragédiens en tournée?

Allons, mieux vaut remiser ses larmes en couleur et se taire.

Les gaîtés d'Estragon

Bon, c'est pas tout ça, vous n'auriez pas vu Godot ?

« Inconnu au bataillon ! »

Fidèles au poste, béats, tels que Beckett dans sa grande bonté les a figés en archétype d'humanité souffrante, contemplatifs, cherchant l'oxygène, comme des carpes dans la solitude des Dombes, voici Estragon et Vladimir, scotchés contre un masot cubique qui tient de la Kaaba croisée avec la mesure du père de Foucault. L'endroit s'ouvre comme une fleur dès la première percée d'aurore, révélant une route sinueuse et l'horizon d'un espoir ténu.

Deux morts broyant du noir devant un arbre pollué par trois ruptures dans la couche d'ozone. C'est dire l'ambiance.

« Rien à faire ! »

Ainsi démarre la pièce, sur cette interjection basique à propos d'une paire de souliers, cri primal enrichi par les introspections des potes aux propos franchement calamiteux.

« Ne faisons rien », « Ça fait passer le temps », « Et si on se pendait », « Ce n'est pas le vide qui manque », « On a le temps de vieillir ».

On entend ça tous les jours, au Chatelet, à Stalingrad, à Barbès et la partie de ping-pong ne cesse de se pérenniser.

Ils n'en auront jamais fini d'attendre Godot, l'ectoplasme furieusement présent dans sa fugacité même.

Dans l'intervalle, ils croiseront Pozzo, vrai Tartarin brechtien qui philosophe entre deux guignolades, trois cynismes éhontés, un doigt de calembredaines :

« Que puis-je faire contre l'ennui ... Parler du crépuscule ? »

Chiche !

Ah certes, pour causer, ils causent, les trois histrions.

Pas toujours avec synchronisme d'ailleurs, ce qui génère d'austères soupirs, des quiproquos et des montées d'adrénaline, des dialogues de sourds pour malentendants.

Absurde ?

Absolument mais l'humanité perce sous le chapeau du clown. Une potentialité d'amour tangentielle à l'incommunicabilité ambiante.

On ne saurait rire impunément de l'infortune et des constats désespérés.

Dès lors, ne reste plus qu'à tendre la main, sans trop s'interroger sur le pourquoi du comment :

« Qui est qui et pendant combien de temps ? »

Mystère. En ce sens, Vladimir, Estragon, Pozzo nous ressemblent comme trois gouttes d'eau dans leur effarement météo cataleptique. Distants ou fraternels, c'est selon, calés dans leur renoncement, souffrant, posant des questions à leurs godasses.

Reste que tout voyage (même immobile) est une sorte de disparition irréparable. Amen.

La marche du sec

Jules est un as de la voltige et accessoirement un éroto-maniaque. Pour être franc, il a énormément de mal à domestiquer ses fantasmes. L'élément moteur du bonhomme, c'est plutôt la sexualité cannibale, avec psychopathes pas vraiment Panzani, ces pervers qui rendent les vaches nerveuses lorsqu'ils rentrent avec une bière dans une étable à la nuit tombée.

« C'est un gros bébé » assure son praticien.

Un gros bébé certes mais peu porté sur la transcendance.

Parfois, un vieux dicton sur les nuages annonceurs de précipitations, sort de sa bouche :

« Le rouge du matin fait aller le moulin et celui du soir essuie les flaques d'eau. »

Et le voilà qui s'épanche en expert sur les moeurs de l'éleveur de poulet, le shitt qui fait la bonne musique, une parenté hippie de derrière les fagots, les nuits de noce des anciens, sans compter, cuite à l'étouffée, cette petite merveille d'ordonnance active au chapitre "réparation du pucelage" :

« Prenez de la terre bénite de Venise (demi-once), un peu de lait provenant de feuilles d'asperges, un quart d'once de cristal minéral infusé dans un jus de citron, un blanc d'œuf frais avec un peu de farine d'avoine. Avec tout cela, faites une boule qui ait un peu de consistance. Introduisez-la dans la nature de la fille déflorée, après l'avoir seringuée avec du lait de chèvre et ointe de pommade de blanc rassis. Vous n'aurez pas pratiqué ce secret quatre ou cinq fois, que la fille redeviendra en état de tromper la patronne qui voudrait la visiter. »

Par les temps qui courent, on peut se demander ce qu'il est plus facile de trouver : le pucelage ou les ingrédients.

Jules n'en a cure.

A cent dollars la consultation, il arrive que le diable se métamorphose en agneau.

Dans tous les cas, il présente un visage aimable à ceux qui ont payé pour lui redonner des ailes.

C'est ainsi. On sollicite les leveurs de sort, quand le pouvoir temporel baisse les bras et qu'on a tout essayé.

Comme un malheur n'arrive jamais seul, Jules calque sa pratique sur celle du médecin de campagne, prescrit des décoctions à base de belladone, de rosée du matin, et n'hésite pas à émettre des avis qu'il pense autorisés :

« Dans la neige, les traces du médecin sont resserrées vers l'avant, celles du diable sont rondes. »

Les mauvaises fées domestiques l'ont envoûté. Peu enclin à rallier le rationnel, il collectionne toujours des colliers d'ail ou épingle des poupées cramoisies achetées dans des magasins rutilants.

Parc et jardins

**Dans l'angle, un bourreau à la collerette rouge nous attend les bras croisés.
Pas le genre à écouter le requiem de Mozart.
Non, une seule note tient dans son mental et encore, découpée à la
tronçonneuse.**

Ambiance coin du bois.

**Gants "*meurs frais*", des balafres qui suggèrent un pain de campagne tout
juste sorti du four, échappé des aventures de Mandrin ou d'un scénario de
film gore. Brrr...**

Curieusement, ce n'est pas le seul locataire du parc.

Ses proches voisins ont aussi mangé gras.

**Curé ensoutané, cannibalisé par ses pastorales, Vénus à tétins bouffants,
tendrons à destin elliptique, boxeur court-circuité par ses pectoraux, joueur
de pétanque vu de dos, la main en corbeille, à deux doigts de fusiller le
cochonnet.**

Maçon en tricot, le muscle saillant, contemplateur de briques creuses.

**Tous ces balaises à tête d'épingle, fiers à bras du tour de poitrine et du
tricot de peau, font le forcing face au néant.**

On se dit qu'avec le marcel en bandoulière, on aborde le prêt à porter.

Faux.

Les "*beaufs*" ne sont que des prolos cossus, saisis dans leur intimité.

Un côté B.D revisité par l'oeil d'un maître en anamorphose.

Question ?

Ces corps surdimensionnés ont-ils une âme ?

**A première vue, le transcendant et l'immanent ne suscitent pas d'émotion
durable chez ces mutants poivre et sel.**

Pierrot

Un gugusse tombé au fond d'une trappe, jaquette de clown triste, pompes indigo, pif en sautoir... fait le forcing, stressé comme si on lui avait arraché ses poils ou mangé son gruyère.

Humain pourtant, à cause des yeux écarquillés, d'un léger tremblement de paupières.

Des murs partout.

On se croirait dans quelque château ratatiné de Lewis Carroll, ludion qui tourneboule - vrai nain microméga - dans l'oeil diaphragmé d'une lanterne magique.

A la recherche de quoi ma mère ?

Ben, de la poudre à communiquer, cet ersatz de la convivialité benoîte.

Débarque à l'improviste, brisé par les tabacs.

Abus d'alcool de canne, fumettes au cannabis, boulettes à la coca.

Cherche un bistrot pour évacuer l'amour et tuer le temps.

La sueur l'a mouillé à la ceinture.

Tout ce qui est consensuel : le houx, le quartz aurifère, la concierge portugaise, le taureau à bromure qui mugit lentement ... le ravit.

Nul ne lui tiendra rigueur d'avoir rempli ses poches avec de l'encre à cochenille. Le rouge est une splendeur.

Il s'étend sur une natte, sort un jeu de cartes, ultime relique de dix ans de bourlingue, aligne quatre as aussi sec et s'adresse à la jeune fille du bar :

« *Maria, banco, vous devez passer la nuit avec moi !* »

Pour lui le bien foutu, elle s'en va dégrafer sa jupe blanche.

Claquemuré le pierrot, comme nous dans ses chimères.

Poisson pilote

« **T**iens, un requin des sables ! »

Vision fatale et fugitive d'un squalé admirablement caréné, aux yeux d'aluminium.

L'aubergiste, grand seigneur, vient de lui filer dans son bain un nuage d'éperlans et le voilà, fringant de la gueule, les deux barbillons serrés sous la mâchoire, en train de déguster ses confrères.

Zen, trois piranhas en robe d'amazone roupillent dans le bocal en lorgnant les clients un peu forts du bassin.

Il y a dans l'angle l'haeniochar des Philippines (fière allure avec son aileron drapeau) la "*demoiselle bleue*" qui change de jupon tout le temps, passe ses yeux au rimmel, les fluos... ceux de la voirie, en petit débardeur, chargés de brouter les algues qui n'ont d'ailleurs qu'un désir : étouffer les coraux.

Le spectacle est impressionnant. Chiche que le big brother boulotte un client retour des toilettes.

Résumons en deux mots les instances de ce tableau de groupe du boulevard Poissonnière.

Les filles marines croisées dans leurs cirés en loques n'existent qu'un instant dans le flash du cristallin.

On peut les récuser, comme ces choses vagues que l'on traîne en soi. Mille regrets n'en épuiseront jamais les effets.

Nos pères n'avaient pas pour ancêtres des Gaulois à moustaches mais le platax ou le centropyge coricullus voire l'arothran, collatéral du poisson pomme-de-terre.

Du moins, en gros.

Tabarin

Voyage épatant. On touche au noyau d'un pays profond qui révèle ses charmes, son savoir-faire, la nature dans ses apothéoses et des visages descendus des hauteurs pour vous raconter l'indicible.

Ici, pas d'esthétique molle.

Fanfare, bœufs, atelier, rapins, alambic siègent dans la prairie.

Il y a des conversations qui sonnent parfois comme des libres propos :

« L'homme seul, qu'est-ce qu'il ferait ... Même pas un enfant ! »

Des tricoteuses de square aux justiciables broyés par le glaive et la balance, la vie mode d'emploi n'en finit pas de dérouler sa chienlit et son théâtre d'ombres.

L'un d'eux a entendu crier "Au feu !" mais il ignore le pourquoi du comment de la chose.

Alors, il interroge le ciel.

Il y a ce prof qu'on rêverait d'affronter dans les primaires, pour résoudre les problèmes de robinets.

Spécialiste du surréel, il sait pertinemment que le rire prend sa source au fond de l'artère temporale gauche, se faufile le long du biceps brachial, câline le grand zygomatique et la veine porte, avant de regarder par le trou de la serrure.

Et qui l'explique.

Au tableau noir. Sans accessoires humains. Ric-rac.

Avec une plume d'autruche plantée dans l'arrière-train, façon Tabarin belle époque, pour faire la nique à la sarcelle d'hiver ou à la lusciniolle à moustache.

Faut oser ?

Eh bien, détrompez-vous, il peut le faire. Avec ses contrepets, sa vue basse, ses faux proverbes.

Tout seul le bougre, jusqu'à l'ultime hoquet de la gêne, jusqu'à la mort du cygne.

Un homme qui se dédouble tellement qu'on le sent capable de gagner au tiercé. Vrai, quel destin ...

Tatouage à tout âge

- « *Pour moi, ce sera un papillon !* »

Sorry !

- « *Et pour moi un dragon !* »

N'en jetez plus.

- « *Moi, j'aimerais un tribal !* »

- « *Et moi un celtique !* »

Message reçu.

Dans la cambuse vouée à l'accessoire gothique, aux top-modèles du crobard maléfique avec torse balaféré façon bataille de Marignan, on ne joue pas du hautbois à l'entracte et le thé au jasmin n'épouse jamais le haïku.

Seul le Rockabilly-blues tient la cote (avec le kung-fu son cousin) mais l'ambiance est soft. Alignés dans le hall, des bécanes super polissées, des marlous en goguette et des pères de famille scotchés contre les présentoirs.

Natacha commente le marché au piercing avec flegme, tout en rendant hommage à l'acier chirurgical :

« Le nombril marche fort. Le nez, les sourcils, le bout des seins, idem. »

Le fait est. Il y a même dans un écrin - curiosité coquine - sa majesté "Prince Albert", le must du colifichet pour pénis et disons-le aussi pour pénitent, en somme un accroche-coeur du bonheur en bourse.

Quand les chamanes aux doigts d'or assurent le cousu main du graphisme gothique, les clignotants s'allument.

Tout l'art d'interpréter "*Papa pique et Maman coud*" est là mais ça ne sent pas la côtelette de porc cramée, seulement l'estampe à peau bistre et à calligraphie polymorphe.

Par parenthèse, curieux bouillon festif si l'on s'avise d'estampiller ces pèlerins transformistes au look carbonifère et au passé jurassique.

Un chef indien, une tête d'ours, un bison, un aigle seront toujours les bienvenus dans les sauteriers.

Ésotérisme larvé.

« *La beauté sera convulsive ou ne sera pas* » écrivait André Breton.
 Elle l'est. Symboliquement partagée.
 Comme dit l'autre : « *Ce qui est à moi, est tatoué !* »

L'homme des vallées perdues

Il a l'air d'un clou, le cheveu bien lustré, la moustache craquante et taillée au rabot, le blouson échancré, d'un gris bleu.

Sa trajectoire à elle ?

Toute simple, avec quelques fêlures. La petite ouvrière des reprises et ourlets entre parfois tard à la maison.

Turpitudes ?

Disons que dans les bars, elle est payée au bouchon. Forcément, les conversations s'éternisent.

Lui ne bronche pas. C'est un cadenas rêvant d'être un rossignol. Dans leur histoire, tout renvoie aux souvenirs extravagants.

A croire qu'ils sont tombés dans un trou d'air, lui le blafard et elle la dilettante.

Tous les deux collectionnent au prix fort des séjours au mitard. Fiancés de la mesquine arnaque ou amants du tout ou rien, ils ont l'esprit d'Alcatraz. Jeu de dés.

Lequel a mangé l'autre ?

A première vue, cela saute aux yeux. Jules a meilleur appétit. Reste que le couple est sans grâce. Petits feux. Sentiments confetti. Rien de Roméo et Juliette.

Autant dire, beaucoup de blanc sur la page rouge d'un ouvrage de série noire.

Pourtant, ce que l'on avait d'abord cru discerner, cette intempérance de vie que résumait la fiole de calva posée sous le douglas, l'homme au parti pris rabelaisien allait nous en faire la réclame.

En virtuose du trompe-l'oeil, vif sur les amertumes, il sortit de sa musette une boîte de chicorée, deux saucissons blafards, un train de cochonnailles, trancha la miche, essuya les larmes du broc, évoqua coup sur coup Giono, Curnonski et se mit à faire de l'agitation gourmande.

Tout y passait, traduit d'une manière matoise avec ce petit air renfrogné propre aux alpagistes : la garbure, le tablier de sapeur, la tartiflette et le bas de gamme des ris-de-veau Creutzfeld Jacob.

Une narration à la Prévert.

De temps à autre, commandés à distance, ses orteils piquaient une tête dans le ruisseau. C'était une façon de ne rien raconter.

On aurait dit un combat de crabes tambours.

Voyage en Gandebovie

Le rideau s'ouvre :

Il y a là Finaud, Bonnet, Flaudias et Lachaussée, « Place tes pieds » - un front à la Malaurie - Pipadou, Jacquot le barman de chez Vernisse, la comtesse Clarisse de Bourbon Parme, Carlos de Nanclabour, Marius Cadimus Numerus Clausus boucher de son étal, Bino la fanfare, Georges de Torteboeuf-le-Haut, le chien Youki cabot de mirliton et son copain Tino, « Pousse au train » concierge à la bascule, la Violette alias « papillon » lasse de pétafiner qui a sorti la musette et tutoie le pillero :

« Hé, peau de lapé, si tu n'ouvres pas ta porte, nous ferons un souterrain ! »

L'autre, enflammé :

« Bougre de mangorgne, j'aimerais mieux dîner chez Duval que manger du "cheval" ! Tu m'as saisi, tu m'as ? »

Elle : « Excusa ! »

Lui, soudainement bienveillant :

« Quand j'étais petit, flamme d'ognon, je mettais mon verduraz, m'étendais à pleins reins, en l'air et bien à plat ! »

La Ford est garée avenue Vercingétorix. On entend ronfler le moteur. Des effluves de banania chatouillent les narines.

« Eh bien Monsieur Antoine ! Nous y vont-y ? »

« Sans pas tarder ! »

« Pousse au train » excédé :

*« Fonce où j'vais t'en faire péter vune , te tordre le cournialou !
« Quand t'auras pris ta nazoutine, je tomberai les brailles. »*

Cause toujours !

« Allez oust, filons dans le Dornezi !

Lavoudon ?

« Le Dornezi, j'ai dit ! »

Les gognes grasses, elle sculpte ses onglons, fait péter les vurnes.

« Au retour, on prendra le bus de chez Laronde ! »

Va pour Laronde ...

Les v'la qui venont, « bali-balant ».

Tous en chœur :

« Les Bourbons z'ont chanté leur tendre ritournelle ! »

Hardi petit ! Roulez carrosses, en file indienne, bride abattue.

« Vas-y mécanicien, que ça feuze nom de D'zeus! »

La Violette inquiète :

«Mais que faire du bouchon de la Ford ?

*« Peu p'importe,
« viens pas m'embeziner avec ta berline ! »*

**En vue, le clocher de Saint-Denis Combarnazat ...
La conversation est posée, académique même :**

« Patafiolle, arrête de sentigner, tu as le turluron ? »

Elle le pousse du coude.

« Badaro ! »

Ils s'approchent de la table d'auberge :

« Allez, la main dessus gourdafia ! »

Marius Cadimus Numerus Clausus affûte le fialadou.

Georges de Torteboeuf commente le menu :

« Un petit canusse souple et glissant, une caisse et un petit fût, des pommes de terre en salade cuites au four, la soupe et un fruit... »

« Ah Bedia, c'est de la patia ! »

« Pas pour moi, j'ai bien dîno ! »

Au finish, les voyageurs semblent étrangement mouraillés.

L'un d'eux, désabusé :

« Allez, une infuse bien diffuse ! »

« Gadzalo, t'as vu le temps qui passe ? »

*« Pardi, onze heures et demie passé de cinq.
Le temps ... salut papillon pour l'attraper ! »*

L'horizon est bleu ciel marron un peu passé, le soleil exempt par le major.

On échange des propos sucrés :

« La gogne est à nous ! »

« Feu de Dieu ! »

« Fusil détérioré ! »

« Ventre saint gris ! »

« Si demain y pleut pas, y fera beau ! »

Georges de Torteboeuf agacé :

« Tsabanin et son jazz... Partons en patardant jusqu'au commandement de cesser »

Clarisse de Bourbon Parme poussant la chansonnette :

« J'ai des piques, des pelles, des pioches, des massettes et des burins. »

Ils quittent la pièce en jurant derechef :

« Vérole de patagon !

« Mille fois merde au carré ! »

L'hidalgo Carlos de Nanclabour fin diplomate, met tout le monde au garde-à-vous :

« Enlevez le bédouin ! »